

## LA PARABOLE DE LA TORTUE ET DU SCORPION



*Pierre-Gervais Majeau, prêtre*

Un scorpion, muni de son venin naturel, l'aiguillon funeste caché dans son carquois, entreprit un voyage. Arrivé sur les bords d'un large fleuve, il lui fallut s'arrêter là; quoiqu'il lui fût impossible d'avancer, il ne voulait pas cependant retourner sur ses pas. Une officieuse tortue, témoin de son embarras, eut pitié du triste voyageur. Elle le fit monter sur son dos; s'étant mise dans l'eau, elle nageait tranquillement les yeux fixés sur l'autre bord du fleuve. Tout à coup, un bruit frappa son oreille, il semblait que le scorpion lançait quelque chose sur sa coquille. Elle se demandait bien ce que c'était ce qu'elle entendait. « Rien, dit l'animal vénéneux, c'est le bruit de mon dard que je lance contre la coquille. Je sais combien cet effort est inutile. Mais que veux-tu? Mon naturel l'emporte. » Notre amphibie au dos de pierre, se dit alors en elle-même : « Je ne saurais une plus belle œuvre que de délivrer ce traître de ses funestes habitudes et de mettre les bons à l'abri de ses méchancetés. » Aussitôt, la tortue plongea et les flots entraînent son perfide compagnon. Il fut porté dans des endroits où personne n'avait été avant lui. ( Une fable de Ferdoussi )

Il est arrivé dans le passé, que nous ayons prêché une certaine forme de résignation devant les malices des autres. On a pensé qu'en souffrant ainsi, on devenait par le fait même méritoire et qu'ainsi on gagnerait le salut de l'agresseur. Cette conception tordue de résignation n'est pas fidèle à la pratique de Jésus ni à l'enseignement du sermon sur la montagne. Si Jésus prononce une béatitude à l'endroit des assoiffés de justice et à l'endroit des persécutés pour la justice, cela implique donc un combat, une lutte pour qu'arrive un règne nouveau, celui qu'annonce l'Évangile. Cependant, ce combat ne sera ni la répétition de l'offense, ni celui de la vengeance, mais celui de la non-violence. Et ce combat mené avec les armes de la non-violence sera un combat courageux mené dans la patience et dans la transformation de l'agresseur. Tendre l'autre joue signifie donc tendre la joue de la non-violence, de la non-vengeance mais également tendre la joue du désarmement de l'autre. Faire prévaloir la justice pour être en mesure de bâtir des stratégies de pardon et enfin, de réconciliation. J'ai amputé volontairement la conclusion de la fable précitée car je ne partageais pas son opinion. Voici donc cette conclusion : « Tout protégé, qui dans ce séjour de crimes et de discordes, se rend coupable à chaque instant de quelques fourberies, doit être submergé dans l'abyme de la destruction; c'est le plus sûr moyen de corriger ses criminelles inclinations et de purger la société. » ( Ferdoussi ) Les tenants de la peine capitale pensent encore

aujourd'hui comme ces mêmes tenants de la peine capitale s'exprimaient dans l'Antiquité et au Moyen-Âge. Après tant de siècles, leur aveuglement les empêche de constater la faillite de leur pratique. L'autre pratique, celle de l'Évangile, est la plus courageuse mais surtout la plus fructueuse à long terme. La justice n'est pas un règlement de compte ni une vengeance étatisée et légitimée mais elle est le fruit d'une pratique de non-violence et de rupture du cycle des vengeances. Nous devons être rusés comme le renard pour débusquer tous les scorpions du monde tout en étant assez courageux pour lutter contre leur pratique sans détruire leur personne. Comme le Dieu-Père qui détruit en nous le péché sans détruire le pécheur!

Voici maintenant la parabole du chameau et du buisson. Un chameau passait dans le désert et broutait les chardons et les orties. Il vint auprès d'un buisson aussi épais que la chevelure d'une jeune fille, frais et agréable comme un visage d'enfant. Lorsqu'il allongea le cou pour le goûter, il aperçut un énorme serpent qui, roulé comme un anneau, s'était blotti au fond de ce buisson; il recula promptement en détournant la tête, et son envie se passa. Le buisson s'imagina que ce mouvement était l'effet de la crainte inspirée par la vue de ses épines. Le chameau, piqué par une telle vanité, lui dit : « Ne vois-tu pas que c'est le serpent caché sous ton feuillage qui m'en impose, et non pas l'officieux qui lui prête un asile? Je crains plus le dard d'un serpent que toutes les épines des buissons. Rends grâce à l'hôte redoutable qui s'est retiré chez toi, sans lui je ne ferais qu'une bouchée de ton corps! » L'homme brave craint les méchants, ce n'est ni leur force ou ni leur courage mais leur perfidie qui les rend redoutables. Celui qui ne veut pas mettre les pieds sur la cendre craint même le feu qu'elle recèle. ( Une fable de Ferdoussi )

Le chameau craignait ni la force ni le courage du serpent mais surtout sa perfidie. Il nous représente certainement. Puisque nous aussi, nous baissions les bras devant les injustices qui nous sont faites pour éviter les soubresauts perfides de nos agresseurs. Quand nous agissons comme cela, sous un prétendu vernis évangélique, nous maintenons également le cycle des violences. Courageusement, nous sommes invités par la pratique et la parole du Christ à oser le combat contre les injustices avec les armes de la loi, du courage mais aussi de l'amour. De l'idéalisme? Du réalisme! Du réalisme courageux mais essentiel. Pour faire cette lutte, il est cependant nécessaire de s'unir en groupes d'intervention, d'interpellation. Ce combat ne peut se mener qu'en groupe, qu'en communauté, en ce cas... qu'en Église.

